

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Lettre de vacances
(chronique du Collège)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 239-242

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Lettre de vacances

M..., 11 novembre 1961.

Cher,

Ta lettre m'est bien parvenue il y a huit jours et je t'en remercie. Bien sûr que je ne veux pas te laisser sans réponse, car je vois que tu crains de moisir un peu à Niederbipp où les mois s'allongent... Tes parents, me dis-tu, ne tiennent pas plus que ça à te voir revenir trop tôt et ils pensent que manger un peu de vache enragée, comme on dit, ne saurait te faire de mal. Ils t'assurent que rien ne presse, que l'on ne sait rien de certain sur la rentrée au Collège et qu'en attendant la date fatidique, tu dois poursuivre l'étude de l'allemand. Je te comprends : tu te demandes tout simplement s'ils n'ont pas envie de te faire prolonger ton séjour chez les Allemands ! Voilà ce que c'est, mon vieux, d'avoir fait trop souvent l'an dernier la grève sur le tas, je veux dire sur les bouquins en les laissant dormir avec toi... Mais je ne veux pas te faire de la morale : chacun pourrait en prendre de la graine.

Tes résultats ne s'annonçant pas particulièrement brillants, tu t'es trouvé une bonne petite maladie pour partir avant la fin de l'année, et tes parents t'ont envoyé soigner à Niederbipp... Je ne connais pas ce trou, mais, à te lire, je devine que tu ne voudrais pas y faire de vieux os. Ici, après ton départ précipité, le vacarme est devenu de plus en plus assourdissant : des bulldozers, des trax et autres machines encore venaient jusque sous les fenêtres de la classe siffler, miauler, hurler, tant et si bien qu'on ne s'entendait plus en classe : un élève chantait-il pendant le cours, on disait que le chant venait de dehors ; un prof voulait-il un peu forcer la dose, on l'assurait ne l'avoir jamais entendu traiter du sujet. Tu vois d'ici, ou plutôt de Niederbipp, le beau travail ! Les bennes des pelles mécaniques grattaient, raclaient les murs ; on éventrait les fenêtres de l'ancienne chapelle au-dessus de nos têtes ; au-dessous, on creusait des caves : bref, c'était à se demander si l'on n'allait pas se retrouver bientôt sous les décombres de la maison. Aussi, un beau jour, un petit papier du Recteur dans

l'affichoir a-t-il annoncé que l'on partirait le lendemain. Tu t'imagines la joie : c'était fin mai et l'on partait avec la perspective de ne revenir qu'en octobre !

La clôture s'est faite sans tambours ni trompettes, d'abord parce qu'il n'y a plus de fanfare, puis parce qu'il fallait faire place nette au plus tôt. Il n'y eut pas de cérémonie, faute de salle convenable. On aurait pu songer aux vieux corridors de l'Abbaye, mais tu sais bien combien peu ces Messieurs de l'Internat apprécient nos voyages, nos « vagabondages » dans les édifices où logent Messieurs les chanoines ! Quant à se rendre en ville, dans la salle du cinéma, cela ne sentait pas assez le Collège, et puis, après tout, il fallait bien faire toucher du doigt le vide où l'on était (tu le toucheras si tu peux...) par suite de la démolition de la grande salle qui était tour à tour « salle de gym » et « Salle de spectacle » : ainsi la nécessité de la future grande salle s'imposa de toute évidence.

Or donc, en classe, tout bonnement, chaque maître désigna le meilleur ou les meilleurs de chaque volée (il ne dut pas y en avoir surabondance, à ce qu'on disait) et leur remit quelques bouquins. Suivirent de « bonnes paroles », plus ou moins longues selon le goût ou la tendance, qu'on écouta en pensant à autre chose, et enfin l'on partit, sans même saluer tous les professeurs.

On ne partit pas tous : les maturistes restèrent pour se préparer à « l'oral » tandis que les machines hurlaient de plus belle leur musique. Il y eut aussi des « volontaires » qui prolongèrent leur séjour pour aider au déménagement, plus exactement à l'évacuation du bâtiment. Jamais le Collège ne leur parut plus agréable : on pouvait enfin crier, courir, démolir en toute liberté ! Je ne sais pas s'ils lancèrent aussi de l'argent par les fenêtres, mais ils lancèrent bien par les fenêtres tout le vieux matériel : pupitres, bancs, lits, armoires, tandis qu'au sol s'amoncelaient tas de ferrailles et de planches brisées... Le spectacle valait la peine de se déplacer : je suis revenu sous je ne sais plus quel prétexte pour voir ça : on se serait cru dans un camp de tziganes... Et puis, peu à peu, autos et camions de tout genre envahirent chaque jour la cour Saint-Joseph, si bien que les étrangers passant en chemin de fer croyaient qu'un garage avait été installé à la place d'un ancien couvent...

Pendant ce temps, tu baragouinais de l'allemand à Niederbipp et mes parents jugeaient bon de m'envoyer travailler sur un chantier, pour me « faire des muscles », disaient-ils. Ça ne m'a pas trop mal réussi. Un peu d'argent gagné a mis un peu

de beurre sur les épinards et de sourire sur les lèvres ; et puis j'ai appris à me débrouiller. Entre nous, j'ai vu la peine des autres et compris ce que mes parents voulaient dire quand ils disent que nous autres, étudiants, nous sommes des privilégiés.

Mes vacances se sont ainsi écoulées entre le Bouveret, où je me suis baigné, et Bagnes : la distance n'est peut-être pas très grande, mais bien la différence ! Des copains m'ont envoyé des cartes de voyage ou de séjour : l'Espagne était à la mode, cette année, et j'ai reçu plusieurs vues d'Alicante et de Malaga. Gertsch, avec ses parents, a pris une autre direction. Tu te souviens que l'an dernier ils avaient été voir ce qui se passe derrière le « rideau de fer » : à Prague, à Budapest, à Varsovie, peut-être même à Moscou, je ne sais plus, tant le copain nous en a raconté. Cet été, ils sont allés jusqu'en Perse, ou plutôt en Iran, comme on doit dire maintenant. M. Gianetti n'en croyait pas ses yeux lorsqu'il reçut une carte de Téhéran ou d'Ispahan, dans l'ancien royaume de Darius. C'est à croire que ce pays-là exerce une attirance jusqu'à Saint-Maurice puisque deux anciens élèves y ont enseigné et en ont parlé dans les *Echos*. Et les deux Gertsch. à leur tour pourront en parler de visu (tu vois que j'ai mis à profit les vacances pour lire les pages roses du Larousse).

Je n'ai pas manqué non plus de développer mes goûts artistiques en allant voir, à Monthey, l'Exposition de Jean-Daniel Gollut et Michel Piotta. Eh ! oui, c'est comme je te dis : une Exposition, une vraie, une Exposition de peinture. Des journaux ont publié la tête des deux artistes devant leurs œuvres : tu parles, quel succès ! Moi, je ne savais trop quelle tête faire en passant devant leurs croûtes, mais quand j'ai entendu les gens dire que c'était pas mal du tout, je me suis redressé : pense donc, avoir deux peintres parmi les copains, c'est sûrement un bon point pour nous.

Tout ça, sans doute, c'est très bien, mais les parents commencent à trouver que le temps des vacances dure, dure, dure... Les premiers jours de retour, il y a détente, on se repose, la petite sœur fait des sourires, la grande fait les souliers, maman fait des petits plats, papa fait des projets. Et puis, le temps passe et l'on trouve que le Collège a aussi du bon. Deux mois de vacances, c'est suffisant pour les parents : il leur tarde de renvoyer leurs rejetons à leurs maîtres.

C'est ainsi que, chaque jour un peu plus, on peut voir des élèves venir trouver leurs professeurs, histoire d'apprendre des nouvelles, ou de prendre des leçons complémentaires, ou d'emprunter des livres pour un travail préparatoire. Ceux qui ne

travaillaient guère pendant les trimestres, s'y sont mis pendant les vacances, et ils n'ont jamais trouvé le Collège plus sympathique. J'ai moi aussi dû prendre le chemin du Collège, mes parents désirant savoir ce qui se passe. Mon vieux, quelle affaire ! Pour arriver sur les lieux, il faut franchir un véritable *no man's land* : attention aux monticules, aux fondrières, aux trous les plus insoupçonnés... : on n'échappe aux uns que pour tomber sur les autres. Notre prof de français n'aura plus besoin de nous expliquer ce que Charybde et Scylla veulent dire. On raconte même que M. Theurillat s'est retrouvé au fond d'un trou, avec une entorse.

Sur le chantier, on rencontre presque toujours M. le Recteur, l'air grave, inspectant les travaux, jugeant de leur progrès (depuis le début de septembre) ou de leur lenteur (avant fin août), et méditant sur les possibilités d'une rentrée prochaine. Les nouvelles salles de cours avancent grand train et font l'admiration de M. Cornut qui s'en fait l'aimable cicérone pour les visiteurs. M. Pellissier a déjà réinstallé le musée des sciences naturelles et le consortium Michelet-Pralong les cabinets de physique et chimie. Quant à M. Grandjean, il inspecte les tuyauteries et le réseau mystérieux des canalisations souterraines. Les nouvelles installations ne laissent rien à l'imprévu et toutes les pannes seront exclues : elles sont du moins impensables. Quant à la bibliothèque, M. Grandjean l'a mise en cent quarante trois caisses qui lui réservent des joies futures. Au pensionnat, M. Rouiller et M. Salina montent, descendent, remontent, inspectent, discutent : ce sera un vrai palace. *Quousque, tandem ?*

La fièvre commence à sévir dans la maison vide : des professeurs envoient des devoirs à remplir aux élèves, et parfois ils se trompent d'adresse. Depuis deux mois, l'architecte insiste pour que les nettoyages se fassent sans retard aucun. Le nouveau mobilier s'entasse dans les couloirs, provisoirement, et jusque dans l'Abbaye, où, a-t-on dit, tant de lits là démontrent que la maison refléurit. M. Revaz va prendre la succession de M. Viatte au Lycée et achève sa préparation ultime en suivant des cours à l'Université de Genève, et M. Eracle en s'adjoignant aux *Echos* va enfin leur donner du poids.

La rentrée est maintenant prévue pour le 17, si elle n'est pas renvoyée une fois de plus... Tu peux donc commencer de boucler tes bagages. A bientôt.

Jean-René